

ne vaudrait pas mieux que la plupart d'entre eux—ceux, surtout, qui sont situés à la campagne—adoptassent la division admise au collège de Sainte-Anne de la Posaïère, à savoir : un cours d'étude primaire—désigné, à Sainte-Anne, sous le nom de *cours anglais*—et un cours d'étude finale, ou *cours latin*. Le premier correspond au cours d'une bonne école modeste ou commerciale ; le second est un cours véritablement classique.

Un premier avantage qui découlerait de ce système, s'il était généralisé, serait une foule de branches auxquelles on ne porte pas assez d'attention dans plusieurs de nos collèges, seraient moins négligées. Un deuxième avantage serait que le collège satisfait à deux besoins : d'abord, à celui des jeunes gens qui, se destinant à l'industrie, au commerce, à l'agriculture, ne sentent pas la nécessité d'un cours classique ; ensuite à celui des jeunes gens qui se destinent à la prétrise ou aux professions libérales.

Dans les villes, la nécessité de scinder en deux le cours du collège se fait moins sentir, parce que les jeunes gens qui se destinent au commerce, à l'industrie, etc., sont sûrs de trouver des écoles qui satisferont à leurs besoins.

ÉDUCATION PROFESSIONNELLE OU UNIVERSITAIRE.

L'Université-Laval a fait faire un pas immense à cette éducation.

Ses règlements sont là, publiés dans ses *annuaires*. La lecture de ces documents suffit pour démontrer jusqu'à l'évidence qu'aucune institution du même genre n'offre de meilleures garanties.

Son exemple a porté des fruits abondants. Certaines sections du barreau et le notariat ont adopté ses règlements pour les examens et l'admission à la pratique.

ÉDUCATION DES CLASSES AGRICOLE ET OUVRIÈRE.

Cette éducation aurait pour objet de continuer l'éducation commencée à l'école. Pour cela, il faudrait, dans nos campagnes, créer des bibliothèques de paroisses ; ces bibliothèques seraient composées de livres à la fois instructifs, moraux et amusants.

Les livres ennuyeux—et le nombre en est grand—devraient en être bannis, de même que ceux qui pécheraient le moins du monde contre la morale. Pour éviter ce dernier danger, le plus grave de tous, il faudrait que ces bibliothèques fussent sous la surveillance immédiate des curés.—Une légère souscription permettrait d'augmenter, peu-à-peu, le nombre des livres, et de réparer ceux qu'un trop long usage aurait détériorés.

Il ne faudrait pas oublier de garnir quelques rayons de ces bibliothèques de livres traitant de l'agriculture : la série complète et reliée de tous nos journaux agricoles devraient y occuper une des premières places.

Voici ce que j'écrivais en 1867, au sujet de l'éducation de la classe agricole. Le temps écoulé depuis n'a nullement modifié mes idées.

Je parlais des sociétés littéraires de nos villes ; et après avoir reconnu qu'elles sont un puissant moyen de reposer l'esprit et de féconder l'intelligence, j'ajoutais :

« On pourrait m'objecter que tous ces délaitements intellectuels, faciles au sein de nos villes, où l'on trouve des bibliothèques publiques, des salles de lecture ne sont guère possibles dans nos campagnes, où rien de cela n'existe. Et pourtant, si ces récréations sont nécessaires dans nos villes, combien plus ne le sont-elles pas dans nos campagnes où l'isolement ne peut qu'engendrer la pire de toutes les maladies, la maladie de l'ennui ! Qui est-ce qui pourrait empêcher les cultivateurs de nos paroisses de faire une légère souscription entre eux pour l'achat de petites bibliothèques composées de livres à la fois instructifs et amusants ? Objectera-t-on les frais que ferait encourir une telle acquisition ? Mais, que de dépenses inutiles ne font pas, tous les jours, même les économes ! Que les habitants de nos campagnes mettent moins de vanité dans leurs habits, moins de luxe sur leurs voitures, et il leur sera bientôt permis de créer des bibliothèques de paroisses qui ne manqueront pas d'avoir le meilleur effet sur l'esprit et le cœur de leurs enfants. Pourquoi encore, ne formerait-on pas des associations dans nos campagnes : associations dont les membres se réuniraient, de temps à autre, pour entendre une lecture sur l'histoire du Canada, par exemple, sur les beaux-arts ou les arts industriels, sur la science agricole avant tout. Je dis sur la science agricole avant tout ; en effet, dans les pays constitutionnels chacun est tenu d'avoir sa marotte politique. Celui-ci tient pour la confédération, celui-là pour l'annexion ; l'un veut le renouvellement du traité de réciprocité, l'autre, je ne sais trop quoi... Toutes ces grandes questions politiques n'ont, à mes yeux, qu'une importance secondaire, et à cent coudées au-dessus d'elles je place ma marotte à moi, qui est l'art agricole et la colonisation. Quant à l'éducation de la classe industrielle de nos villes, elle peut se faire de diverses manières : par des écoles spéciales, par des musées, des bibliothèques, des cours, &c., &c.

L'ÉDUCATION DES HOMMES INSTRUITS.

Je n'en dirai qu'un mot. C'est un fait reconnu que nos hommes de profession ont généralement fort peu le goût de l'étude. Leurs bibliothèques sont d'une maigreur pitoyable : la politique et les journaux qui traitent de cette misère absorbent une trop large part de leurs temps.

FIN.

HUBERT LARUE.

« L'ANNÉE TERRIBLE. »

La publication toute récente du livre de Victor Hugo, « l'Année Terrible », est le grand événement littéraire du jour.

Il y a longtemps que nous attendons avec impatience l'œuvre nouvelle du grand poète ; car il y a longtemps que le livre nous est annoncé avec mille et mille promesses, toutes plus propres les unes que les autres à nous faire hâter de tous nos vœux le moment de son apparition.

Enfin le livre est paru, et il a fait grand bruit.

Victor Hugo a ses enthousiastes, ses séides, ses croyants, qui l'adorent comme un dieu ; ceux-là se pâment d'aise devant chaque parole tombée de sa bouche. Les chefs de cette clique, ou de cette claque, sont MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie. Les partisans se recrutent particulièrement dans la coterie littéraire, politique et sociale qui a fourni à la Commune ses chefs politiques et militaires, ses tribuns, ses journalistes, ses poètes et ses victimes.

Car Victor Hugo ne pose pas seulement comme le génie poétique du temps ; il faut aussi, pour plaire à l'idole, qu'on l'estime à l'égal d'un prophète sublime et désintéressé, qui a

des larmes pour toutes les misères, des adulations pour toutes les déchéances, et qui s'est fait à ce métier des rentes de millionnaire.

Victor Hugo a toujours eu des prétentions à jouer un grand rôle politique, et il n'est pas douteux que l'idée politique ait exercé sur son immense talent littéraire et poétique une influence funeste, dont les effets se sont surtout fait sentir dans les *Travailleurs de la mer*, et dans *l'Homme qui rit*.

••

Mais à côté de ces enthousiastes, qui ont moins de respect pour le prophète Jérémie se lamentant sur les ruines de Jérusalem, que d'admiration pour le chantre des *châtiments*, clouant au même pèleri, Papes, Evêques, et ministres de Napoléon III, il y a les critiques sérieux, les censeurs sévères qui jugent Victor Hugo sur le mérite de ses œuvres, et non uniquement d'après ses opinions démocratiques, démagogiques ou socialistes.

Un critique français éminent n'a pas craint de dire qu'il y avait dans les œuvres de Victor Hugo, depuis quelques années, des traces de véritable folie. Et il n'y a qu'à lire certaines pages des *Misérables*, des *Travailleurs de la mer*, de *l'Homme qui rit*, et certains couplets des *Chansons des rues et des bois*, pour rester parfaitement d'accord avec ce critique.

Le correspondant du *Daily Telegraph* de Londres, fait remarquer, dans son appréciation de l'œuvre de Victor Hugo, combien sa manière est différente de celle des maîtres de la prose ou de la poésie française. Pascal, Bossuet, Voltaire, Rousseau, Paul Louis-Courier sont, avant tout, clairs, précis, mesurés, d'idée et d'expression, et obéissent toujours à un certain instinct de modération, alors même qu'on les croit tout en proie à l'ardeur de la passion.

On ne trouve pas chez eux cet entassement de mots vides, ces déclamations sonores, qui ne remuent aucune idée dans l'esprit, ni aucune fibre dans le cœur—et que l'on retrouve à chaque chapitre des œuvres dernières de Victor Hugo.

••

Le nouveau livre de Victor Hugo est dédié à Paris, qui en est le principal personnage et le héros. L'année se divise en douze chants qui sont les douze mois, d'août 1870 à juillet 1871. Le prologue, qui est le plébiscite, est intitulé : « Les 7,500,000 oui. » Ce chiffre rappelle le nombre de voix données en France en faveur du maintien de l'empire, quelques mois seulement avant l'ouverture de cette campagne qui devait conduire Napoléon III à Chislehurst. Comment Victor Hugo, qui est démocrate, qui est républicain, qui est socialiste, qui se meurt d'amour pour le pauvre peuple, peut-il amnistier la nation française, qui a voté si aveuglement pour l'homme du coup d'état ? Eh ! mon Dieu, il se tire d'affaires par un mot qui n'explique pas grand-chose, mais un de ces mots à effet comme on en trouve tant dans les fameuses tirades de son théâtre, et notamment dans *Ruy Blas* :

Le peuple est en haut, mais la foule est en bas, dit Victor Hugo. Après cela, si vous n'êtes pas content, MM. Meurice et Vacquerie vous trouveront bien difficile...

Août ne contient qu'une pièce : *Sedan*. Dans cette pièce, dit le correspondant du *Daily Telegraph*, il y a des pages d'une puissance invective contre l'ex-empereur.

En septembre, s'ouvre le siège. Toutes ses péripéties, douleurs, combats, espérances, misères, se déroulent dans les mois qui suivent.

La première pièce après *Sedan* porte pour titre : « Choix entre les deux nations, » l'Allemagne et la France. En ce temps-là, Victor Hugo et ses séides s'imaginaient que la Prusse, heureuse de sa victoire et de la chute de l'empire, allait embrasser sur les deux joues la république du 4 septembre, et lui offrir paix, amitié et longue vie. Le poète chante alors les gloires de l'Allemagne :

.....
Huss le sage a suivi Crescentin l'apôtre ;

.....
Barberousse chez toi n'empêche point Schiller
Vous avez beethoven comme la Grèce Homère ;
L'Allemagne est puissante et superbe, etc.

Il y a ensuite *Paris bloqué ; A tous ces princes ; Bancroft ; Le message de Grunt ; Nos morts ; Le pigeon ; La sortie ; Entre deux bombardements*.

Dans la pièce : « Dignes l'un de l'autre, » le poète parle de la déclaration de guerre de l'empereur au roi ; on s'attendait à quelque chose de grand :

Et nous rêvions le choc de Vishnou contre Indra,
Nous rêvions chez des combats énormes de la nuit,
Nous rêvions Apollon contre Léviathan.

Il y a cent vers sur ce ton, puis tout-à-coup :

Tout-à-coup nous sentons une main dans nos poches.
Il s'agit de ceci : nous prendre notre argent.

Il y a aussi la comparaison suivante entre l'empereur et le roi :

Oui, Bonaparte est vil, mais Guillaume est atroce,
Et rien n'est imbécile, hélas ! comme le gant
Que ce filou naïf jette à ce noir brigand.
L'un attaque avec rien ; l'autre accepte l'approche
Et tire brusquement la foudre de sa poche.

La lettre à une femme raconte familièrement les incidents pittoresques, la queue aux boucheries, les rues sans gaz, les singulières mercuriales des vivres, les taux de l'ours et de l'é-léphant, etc. Au milieu de toutes les images de deuil et d'é-pouvante, dit le *Temps*, de Paris, passent et reviennent les deux figures souriantes et touchantes des deux petits enfants du poète, le petit Georges et la petite Jeanne.

Janvier et février racontent les capitulations, les angoisses qui ont précédé la conclusion du traité de paix ; il y a aussi l'une des pièces capitales du volume : *Loi de formation du progrès*.

En mars, Charles Hugo meurt. On sait comment Victor Hugo a parlé de sa fille morte dans ses *Contemplations*. *Le deuil*,—*l'Enterrement*,—*Coup sur coup* ne sont pas des pages moins pathétiques.

Avril, c'est le siège de la Commune. *Paris incendié*, le morceau le plus considérable du livre, accuse la criminelle folie de ceux qui ont pu comparer Paris à Moscou.

En juin : *A qui la faute ?* Energique et éloquent plaidoyer pour l'instruction obligatoire.

L'épilogue intitulé : *Dans l'ombre* est un formidable dialogue entre le Vieux-Monde et le Flot qui monte.

Voici maintenant quelques-uns des morceaux de *l'Année Terrible*, qui ont été le plus cités, depuis la publication du

livre. La pièce ci-dessous a été jugée par tous, amis ou ennemis du poète, comme une élégie éloquent et touchante :

A L'ENFANT MALADE PENDANT LE SIÈGE.

Si vous continuez d'être ainsi toute pâle
Dans notre air étouffant,
Si je vous vois entrer dans mon ombre fatale,
Moi vieillard, vous enfant ;

Si je vois de nos jours se confondre la chaîne,
Moi qui sur mes genoux
Vous contemple, et qui veux la mort pour moi prochaine,
Et lointaine pour vous ;

Si vos mains sont toujours diaphanes et frêles,
Si, dans votre berceau,
Tremblante, vous avez l'air d'attendre des ailes
Comme un petit oiseau ;

Si vous ne semblez pas prendre sur notre terre
Racine pour longtemps,
Si vous laissez errer, Jeanne, en notre mystère
Vos doux yeux mécontents ;

Si je ne vous vois pas gaie et rose et très forte,
Si, triste, vous rêvez,
Si vous ne fermez pas derrière vous la porte
Par où vous arrivez ;

Si je ne vous vois pas comme une belle femme,
Marcher, vous bien porter,
Rire, et si vous semblez être une petite âme
Qui ne veut pas rester ;

Je croirai qu'en ce monde où le suaire au linge
Parfois peut confiner,
Vous venez pour partir, et que vous êtes l'ange
Chargé de m'emmener.

Paris, décembre 1870.

Et Jules Janin, qui cite la pièce dans son feuilleton aux *Débats*, ajoute : « Voilà donc ce petit martyr qui retenait de ses mains défaillantes le géant, son grand-père, loin des funérailles d'Alexandre Dumas. »

••

Dans la pièce suivante, le poète, au dire de la *Presse*, a retrouvé l'accent ému et la grâce pénétrante des *Feuilles d'Autonne* ; il rend d'une façon touchante le contraste de sa jeunesse venant pleurer sur les ruines du théâtre de sa jeunesse, et le contraste de Paris lui-même, recevant l'obus prussien dans cette oasis de verdure et de tranquillité, où il semblait qu'il ne dût jamais pousser que des enfants et des fleurs :

UNE BOMBE AUX FEUILLANTINES.

Qu'es-tu ? quoi, tu descends de là-haut, misérable !
Quoi ! toi, le plomb, le feu, la mort, l'inexorable,
Reptile de la guerre au sillon tortueux,
Quoi ! toi, l'assassinat cynique et monstrueux
Que les princes du fond des nuits jettent aux hommes,
Toi, crime, toi, ruine et deuil, toi qui te nommes
Haine, effroi, guet-apens, carnage, horreur, courroux,
C'est à travers l'azur que tu t'abats sur nous !
Chute affreuse de fer, éclosion infâme,
Fleur de bronze éclatée en pétales de flamme.
O vile foudre humaine, ô toi par qui sont grands
Les bandits, et par qui sont divins les tyrans,

Servante des forfaits royaux, prostituée,
Par quel prodige as-tu jailli de la nuée ?
Quelle usurpation sinistre de l'éclair !
Comment viens-tu du ciel, toi qui sors de l'enfer ?

L'homme que tout à l'heure effleura ta morsure,
S'était assis pensif au coin d'une mesure.
Ses yeux cherchaient dans l'ombre un rêve qui brilla ;
Il songeait ; il avait, tout petit, joué là ;
Le passé devant lui, plein de voix enfantines,
Apparaissait ; c'est là qu'étaient les Feuillantines ;
Ton tonnerre idiot foudroie un paradis.
Oh ! que c'était charmant ! comme on riait jadis !
Vieillir, c'est regarder une clarté déçue.
Un jardin verdissait où passe cette rue.
L'obus achève, hélas, ce qu'a fait le pavé.
Ici les passereaux pillaient le senevé,
Et les petits oiseaux se cherchaient des querelles ;
Les luciers de ce bois étaient surnaturelles ;
Que d'arbres ! quel air pur dans les rameaux tremblants !
On fut la tête blonde, on a des cheveux blancs ;
On fut une espérance et l'on est un fantôme.
Oh ! comme on était jeune à l'ombre du vieux dôme !
Maintenant on est vieux comme lui. Le voilà.
Ce passant rêve. Ici son âme s'envola
Chantante, et c'est ici qu'à ses vagues prunelles
Apparurent des fleurs qui semblaient éternelles.
Ici la vie était de la lumière ; ici
Marchait sous le feuillage en avril épaissi,
Sa mère qu'il tenait par un pan de sa robe.
Souvenirs ! comme tout brusquement se dérobe !
L'aube, ouvrant sa corolle, à ses regards a lui
Dans ce ciel où flambaient en ce moment sur lui
L'épanouissement effroyable des bombes.
O l'ineffable aurore où volaient des colombes !
Cet homme, que voici lugubre, était joyeux.
Mille éblouissements émerveillaient ses yeux.
Printemps ! où ce jardin abondaient les perveches,
Les roses, et des tas de pâquerettes blanches
Qui toutes semblaient rire au soleil se chauffant,
Et lui-même était fleur, puisqu'il était enfant.

VICTOR HUGO.

Janvier 1871.

••

Maintenant, pour vous donner une idée complète de l'œuvre du poète, il faut vous faire lire une pièce déclamatoire, une tirade à la *Ruy-Blas* ; en voici une intitulée : *Aux rêveurs de monarchies*, que la *République française* de Gambetta s'est empressée de citer :

Je suis en République, et pour moi j'ai moi-même.
Sachez qu'on ne met point aux voix ce droit suprême.
Ecoutez bien, messieurs, et tenez pour certain
Qu'on n'escamote pas la France un beau matin.